

Lyon, en passant.

Hubert Marrel. Octobre 2013

L'automne démarrait mitigé. Il avait fait très beau, très chaud même, puis il avait plu et aujourd'hui il faisait doux mais gris, humide. Le Rhône étendait sa longue flaque entre Gerland et la Guillotière, calme, sans courant prononcé. L'espace était tout occupé par la rumeur, le chuintement incessant, parfois très fort, de la circulation sur l'autoroute de l'autre côté. Camions, maigres touristes, véhicules utilitaires surtout, en plein jour de semaine d'octobre. Et les trains se succédaient régulièrement sur leur pont métallique avec un bruit rouillé de ferraille à nu, d'à-coups, de freinages hurlants, grinçants, de redémarrages comme si certains convois hésitaient, se demandaient s'ils étaient dans la bonne direction, s'il ne fallait pas finalement revenir en arrière ou aller plus vite, bref cognements d'incertitudes sur des voies pourtant étudiées et rectilignes. Comme l'environnement social et politique qui dans un monde de plus en plus mondialisé créait des réformes d'avenir mais qui semblait aussi se déliter avec des courants régressifs que l'on aurait cru définitivement dépassés et qui revenaient en force avec leur matelas de conservatisme voire de fascisme et leurs discours bourrés d'inepties tant humaines qu'économiques. Ailleurs il y avait de la violence. Les extrémismes religieux s'en donnaient à cœur joie, l'islamisme grimpait, provocateur, dans les strates du pays jusqu'ici épargnées et qui fichait la trouille à pas mal de gens. Du coup les habitants de ce pays ne semblait pas concernés par l'avenir, sauf ceux qui s'évadaient dans une course au fric effrénée, à la consommation, à la débrouille individuelle, tout espoir collectif appartenant à un passé bien mort. Contexte de plus en plus incertain où tant d'entreprises fermaient, où les gens commençaient à voir que leurs économies fondaient à vue d'œil et où le niveau de vie, quotidien, enrichi par tout ce que la civilisation avait pu apporter commençait sérieusement à être entamé. Que de choses devenaient superflues. La résignation au nécessaire prenait le pas sur l'opulence, même relative des classes moyennes.

Pourtant il y avait des lieux, des gens, des sources qui défiaient cette dégringolade et son pessimisme envahissant où que l'on porte son regard et le ton de fatale fin du monde claironnée à longueur de médias. Oui, il y avait des gens qui dans des lieux ne baissaient pas les bras et tentaient avec leurs petites forces d'affronter l'adversité démoralisante et stérile.

Ainsi cet endroit, là, entre les montagnes de schiste et de garrigue aride où peu d'eau irriguait les éventuelles plantations. Ou encore à Lyon, en pleine ville, ces gens qui s'ingéniaient à sortir régulièrement une revue ne recensant que le positif qui venait à eux ou recherché sans relâche avec patience et passion.

Il était possible de prouver aussi bien la dégringolade morale et irréversible de la vie frappant la population que le travail volontairement axé sur des constructions heureuses qui certes ne fracassaient pas l'audimat mais étaient bien réelles.

On pouvait passer d'un angle de vue catastrophiste à un angle diamétralement opposé pour la contemplation d'une même chose.

Il s'agissait donc de se situer dans ce deuxième angle de vue. Sachant qu'il était ouvert sur un ailleurs, puisque l'autre se refermait sur lui-même jusqu'à l'asphyxie, en osant s'aventurer comme dans une filière dégagée par une petite porte échappatoire donnant sur le grand air

vital. Petite porte... à l'inverse des béances immenses où s'engouffrait le déluge de folies d'un monde violent et tocard. Et sans doute condamné.

Moins ferrailant et embrumé de bruits que devant le Rhône, me voilà place Bellecour où l'atmosphère est calme, paisible. La douceur d'automne est partout, depuis les gens assis sur les nouveaux sièges devant la pièce d'eau à la fontaine jaillissant gentiment au vent qui se lève et l'ensemble travaillé avec goût, arbres nouveaux, fleurs nouvelles, carrelages nouveaux, le tout sous un ciel béni d'avenir, car la destruction d'un espace familier en général entourée d'irrémediables regrets laisse aussi parfois place à la création de belles choses.

Le retour sur soi-même, sur sa vie fait aussi que l'on ne sait plus par quoi commencer pour écrire. Bâtir une histoire, certes, mais laquelle ? La plus marquante ? la plus choquante ? la plus distrayante ? la plus lointaine ? la plus fournie en individus ? la plus engagée ? la plus dégagée ? la plus intime ? la plus émouvante, sentimentale, éprouvante ? la plus triste ? la plus gaie ? Oui voilà, la plus gaie... celle qui n'accepte pas que l'on s'effondre... à jamais. Celle du basculement... où tout semblait fichu... et où tout repart, non dans un bonheur béat, mais dans l'état serein, un peu fragile, peut-être, sûrement mais heureux quand même quel que soit le chemin par lequel on y arrive. On a connu tant de folies, tant d'absurdités...

Une jeune, toute jeune, que je suppose roumaine me propose un croissant au chocolat chaud emballé. Sûr qu'il sent bon ce croissant ! Pour le revendre ? Parce qu'elle n'en veut plus ? Avec un tel sourire, si plein, si doux. Et moi, aussitôt, je dis non. Un non par réflexe, pas agressif, pas méchant, mais un refus poli et net à ce sourire si avenant, si engageant. Non ? Alors elle remet sa deuxième bretelle de sac à dos de bonne facture et repart lentement en traversant toute la place au milieu des gens sans le proposer à personne d'autre... J'ai comme l'impression qu'elle m'avait ciblée. Par derrière. Car d'autres personnes aussi étaient assises sur les chaises et les bancs disposés dans le même ovale autour de la pièce d'eau et regardaient devant eux ou autour d'eux. Moi, j'étais en train d'écrire, la tête penchée, le regard plongé sur mon bloc notes. Alors pourquoi moi ? Et si je lui rappelais quelqu'un ? Et qu'elle me le donne ce croissant au chocolat par amour, par besoin, par désir ? Mais la voilà disparue. C'était peut-être une occasion de parler un peu plus. De savoir pourquoi justement. D'avoir un échange, humain, chaleureux. L'on est tellement sur la défensive à présent ! la peur de se faire déranger, importuner, rouler, voler... Quel dommage ! Peut-être qu'elle m'aurait appris plein de choses ? Qu'il aurait peut-être fallu que je l'aide ? Ou tout simplement que l'on se parle... Vraiment je n'ai pas compris, je ne comprends toujours pas.